



## CULTURE

# Quand Wang Bing filme l'amour à l'ombre des machines textiles

Le cinéaste livre un magnifique documentaire sur de jeunes ouvriers

JEUNESSE  
(LE PRINTEMPS)



**A**u rang des métaphores qui collent bien au cinéma, l'une des plus opérantes serait le métier à tisser, griffe mécanique capable de créer des étoffes, comme le cinéaste assemble des écheveaux de réalité, traversés par le fil d'une idée. On soupçonne l'analogie d'avoir caressé l'esprit de Wang Bing, devant les hordes de machines à coudre parmi lesquelles il a promené sa caméra, et leurs ronronnements furieux remplissant les ateliers de confection de la ville textile de Zhili, à 150 kilomètres de Shanghai.

Le documentariste chinois installé à Paris a infiltré ces manufactures pendant cinq ans, entre 2014 et 2019, avant que la pandémie de Covid-19 n'y mette un coup d'arrêt. Après avoir chroniqué le déclin d'un vaste ensemble industriel (*A l'ouest des rails*, 2003), rappelé les dérives concentrationnaires de la Révolution culturelle (*Le Fossé*, 2010 ; *Les Ames mortes*, 2018), filmé l'extraction du charbon (*L'Argent du charbon*, 2009) ou l'hôpital psychiatrique (*A la folie*, 2013), l'infatigable réalisateur poursuit ici son tableau dissident de la Chine contemporaine, opposant chaque fois un contrechamp à l'« économie socialiste de marché ».

Si Wang Bing avait déjà filmé les ateliers textiles de Huzhou dans

*Argent amer* (2016), *Jeunesse* (*Le Printemps*) s'impose comme son film le plus rayonnant, porté par l'énergie vitale des jeunes gens qui l'habitent. Ils ont la vingtaine, affluent en masse des provinces avoisinantes et constituent la main-d'œuvre corvéable des fabriques foisonnantes de Zhili, qui ne tournent qu'une partie de l'année, quand le climat l'autorise. Le temps étant compté, et le salaire versé à la pièce, les mécaniciens turbinent à plein régime, assemblent des vêtements pour enfants bon marché destinés au marché intérieur, à des horaires extensifs de tôt le matin à tard le soir.

Wang Bing fait la tournée des enseignes, petites entreprises familiales qui fonctionnent toutes sur le même modèle. A mesure, s'esquisse un aperçu de cette ville-atelier où les fabriques se succèdent à longueur de rue, où il semble n'y avoir rien en dehors de la confection. Chaque atelier est doté de ses propres dortoirs spartiates, laissant à la main-d'œuvre la possibilité de passer directement de son poste de travail à sa chambre, et inversement.

On y vit comme en « colo », entre les piles et les chutes d'étoffe, patchwork infernal de matières et de déchets. La promiscuité aidant, les jeunes pensionnaires se chamaillent et se chamaillent, les visages rétroéclairés par la lumière des smartphones, de fait unique fenêtre sur un dehors. Et puis, ça drague à tout va, les premières scènes étant dévolues aux problèmes concrets qui en découlent : grossesses, avortements, affaires de

mésalliance, parents affolés, etc. Wang Bing consacre, en outre, de splendides passages aux amours adolescentes, à ce qui se joue entre garçons et filles, ou comment l'on se conte fleurette en cousant côte à côte. Matière de bagatelle à laquelle le cinéaste ne nous avait pas habitués, qui marque dans son œuvre une bouffée de légèreté, d'évanescence.

## Toujours au bon endroit

Le documentaire agit ainsi sur deux niveaux. Le premier est celui de la condition ouvrière et de l'aliénation au travail : les silhouettes pliées sur les machines, les cadences infernales, les gestes enchaînés, la paye toujours insuffisante... Le second rassemble le portrait spécifique de la génération qui se constitue dans ces ateliers. Face au travail, la caméra enregistre aussi ce qui résiste au travail : les interstices de liberté ou de joie que garçons et filles ne cessent de s'inventer au cœur du système. Par-dessus le bourdonnement des machines, la techno qui résonne encore plus fort, les romances pop entonnées en chœur. Face aux gestes rationalisés, exécutés à haute vitesse (prenant parfois de court la caméra), les paroles badines ou vagabondes.

Wang Bing opère par blocs de réalités, son approche se mesurant au temps passé parmi ses personnages. Filmeur à la présence insistante qui ne cherche jamais à se cacher, il arrache les prises aux circonstances. Sa force est d'être là, toujours au bon



endroit, comme lorsqu'une échauffourée éclate entre petits coqs d'atelier, qui s'envoient leurs ciseaux au visage. Ou lors de ces passages sidérants où les ouvriers se liguent pour interpeller le patron, et négocier de modestes augmentations de salaire. *Jeunesse* s'aventure alors au cœur des rapports de production, ce jeu de dupes de la plus-value, inchangé depuis Marx, et qui prend ici la forme d'un effarant dialogue de sourds.

Le film se déployant sur 215 minutes n'a rien d'un monolithe ou d'une plongée en apnée. Au contraire, ce qui sidère ici, c'est à quel point la force politique résidant dans le simple fait de filmer le travail s'articule à un éventail de portraits, jeunes pousses exhalant des bouffées de rêves et de sentiments. *Jeunesse* (*Le Printemps*) réagence ainsi en termes d'élans et de promesses quelque chose du chiasme forgé par Godard dans *Passion* (1982) : « Aimer à travailler, travailler à aimer. » ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire français, luxembourgeois et néerlandais de Wang Bing (3 h 35).

**Le réalisateur  
s'aventure  
au cœur  
des rapports  
de production,  
ce jeu de dupes  
de la plus-value**



Dans un atelier de Zhili, dans la région de Shanghai. HOUSE ON FIRE/GLADYS GLOVER/CS PRODUCTION

